



Bulletin n°42
Printemps 2022

Pont du Gard et Patrimoine

Association membre de la Fédération Archéologique et Historique du Gard

Editorial

En mai fais ce qu'il te plaît dit la sagesse populaire.

Soit, faisons un bulletin qui, pour une fois, ne sera pas empreint de considérations un peu désabusées sur notre avenir, mais témoignera de tout notre dynamisme.

La première grande nouvelle est la réforme de la tarification du Site du Pont du Gard, étroitement inspirée des principes que nous avons défendus depuis 2013: l'accès au pont du Gard et au domaine qui l'entoure est libre et gratuit pour tous et l'on ne paie que les prestations payantes que l'on a choisi de consommer. Voir page 3 pour davantage d'informations.

La deuxième grande nouvelle est la mise en ligne de notre site Internet. Nous nous étions résolu il y a quelques mois à l'arrêt du précédent qui, construit sur une architecture logicielle dépassée, était à la fois difficile à gérer et coûteux à entretenir.

Un de nos tout récents adhérents, Gilles Bénard, a « pris le taureau par les cornes » et s'est attelé à la construction du nouveau site sur un produit standard très répandu. Grâce à son savoir faire et son travail, bien secondé par les « petites mains » de Michèle Texier et Bernard Chauvet, ce nouveau site est prêt. Merci Gilles, merci Michèle, merci Bernard. (Page 10).

Pour le site comme pour le bulletin, la question cruciale est l'apport de contributeurs. Par la variété des sujets dont il traite, le bulletin 42 est un parfait exemple de ce qui est souhaité: la diversité des thèmes enrichie par celle des auteurs.

Si, pour le pont du Gard et l'aqueduc de Nîmes, le niveau moyen des connaissances des adhérents impose des articles d'un niveau soutenu, pour l'ensemble des autres sujets abordés les contributions peuvent être plus généralistes: il s'agit de partager des curiosités, des découvertes, des connaissances sur des sujets évidemment en relation avec le vaste objet social de l'association.

Profitez bien de la lecture de ce bulletin et rendez vous vite sur notre nouveau site, sans renoncer pour autant aux joies de la promenade en pleine nature ou autour de notre pont du Gard et de son aqueduc.

Jean-Yves Gréhal

Sommaire

Page 1: Editorial par Jean-Yves Gréhal

Page 2: D'abord, sourions ! Les mollets d'Hercule, par Francine Cabane

Page 3: Les temps sont durs. Ne boudons les raisons de nous réjouir, par Jean-Yves Gréhal

Page 5: Ces hommes auxquels on doit la survie du pont du Gard, par Michel Lescure

Page 10: A propos du nouveau site Internet par PdGP

Page 11: La tombe de Vix et le trésor de la « Dame de Vix » par Jean-Yves Gréhal

Page 15: Le retour du Bacchus enfant au musée du Pays Châtillonnais par Marie-Claude Gréhal

Page 16: Stonehenge par Michèle Texier

Page 20: Le sanctuaire des sources de la Seine par Marie-Claude Gréhal

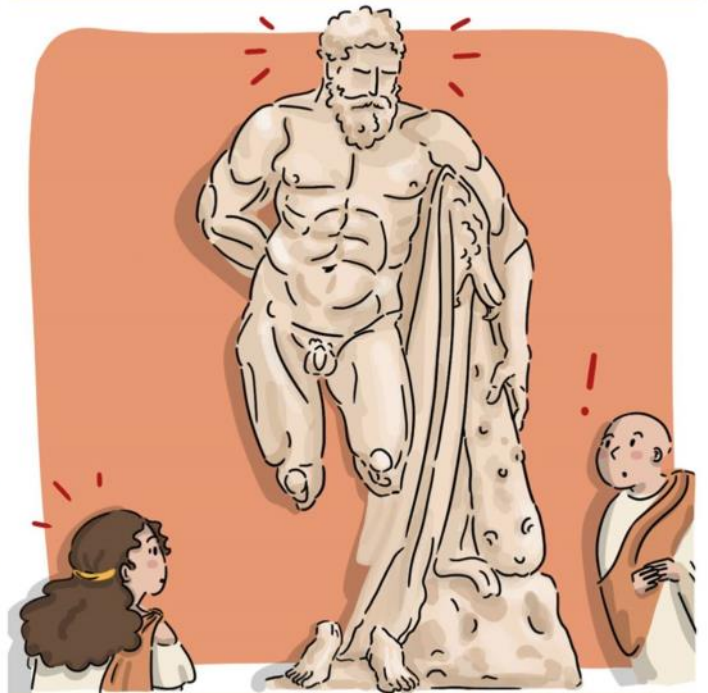
Les mollets d'Hercule

Un article réjouissant repéré par Francine Cabane dans le site artips.fr

Rome, vers 1546. C'est un véritable colosse de marbre qui vient d'être découvert dans le sol de la ville. Il fait plus de trois mètres de haut ! On y voit le héros antique Hercule, mollement appuyé sur sa massue après ses éprouvants travaux. La statue, qui date du 2e siècle, est admirablement bien conservée.

Il ne lui manque... que les mollets. À l'époque, il est impensable de laisser une statue de cette qualité avec des morceaux manquants.

Et pour les reconstituer, qui de mieux que le génial Michel-Ange ? Mais le vieil artiste, très perfectionniste, finit par refuser. Il propose pour lui succéder l'un de ses élèves, Guglielmo Della Porta. Ce dernier sculpte une paire de mollets digne du musculeux héros et qui font l'admiration de tous.



rien de l'art juge que les pièces rapportées ont "des muscles si durs et secs qu'ils ne ressemblent pas à de la chair, mais à des cordes". Un autre sculpteur est chargé de réintégrer les jambes d'origine illico presto.

Le poète Goethe, qui voyage peu après en Italie, admire le résultat : "Il est désormais impossible de comprendre comment celles de Della Porta ont pu être considérées si belles pendant si longtemps".



Hendrick Goltzius, *Hercule Famèse*, 1592, gravure d'après l'*Hercule Famèse* restauré par Guglielmo Della Porta, 43 x 32,1 cm, Musée d'art et d'histoire de Genève

Quinze ans après, on retrouve par hasard dans un puits les antiques gambettes de l'Hercule. Que faire ? Retirer la restauration de Della Porta ? Michel-Ange défend le travail de son protégé : ses mollets sont aussi beaux que ceux de l'Antiquité, autant les laisser !

Mais, deux siècles plus tard, le goût a changé. Un histo-

Heureusement, cela n'a pas empêché les mollets de Della Porta d'être précieusement conservés. Aujourd'hui, ils sont exposés juste à côté du gigantesque Hercule, qui peut enfin se reposer tranquillement sur ses deux jambes !

Les temps sont durs: ne boudons pas les raisons de nous réjouir!

Par Jean-Yves Gréhal

Conditions d'accès au site du Pont du Gard:

Triomphe de nos thèses après 8 ans de combat

Le Site du Pont du Gard a été créé sur le principe essentiel du maintien du libre accès de tous à l'ouvrage antique et aux parties non aménagées du domaine. Seuls les parkings et les locaux spécialement aménagés –en particulier le musée - devaient être payants et payables séparément.

En 2009, l'EPCC du Pont du Gard, confronté à un déficit abyssal en raison de sa gestion pour le moins laxiste, a supprimé le libre accès des automobilistes en les forçant à acheter l'entrée aux espaces muséographiques en même temps que le ticket de parking. A ce moment PdGP n'a pas réagi.

Par contre, quand, en 2013, l'EPCC a décidé brutalement de rendre payant l'accès des cyclistes et des piétons au Site, notre association a pris la tête d'une mobilisation des associations locales pour rétablir le libre accès au Pont du Gard. Elle a animé un collectif d'associations et d'acteurs locaux, dénommé « Liberté-Gratuité-Pont du Gard » qui, au bout de trois ans de combats furieux, ponctués par trois grandes manifestations au Pont du Gard, a fini par obtenir du conseil

Juin 2013:
600 manifestants
au Pont du Gard



départemental, primo le retour au libre accès des cyclistes et des piétons, secundo l'éviction de l'équipe en place à l'EPCC, le président William Dumas étant remplacé par Patrick Malavieille et le directeur Paolo Toeschi par Sébastien Arnaud.

Après ce premier succès important, le collectif s'est concentré sur les modalités de l'accès des cyclistes et des piétons au Pont du Gard et sur l'officialisation du passage de la voie verte du Pont du Gard par le Pont du Gard.

Compte tenu de la qualité des rapports du collectif avec la nouvelle direction, nous pensions que les détails d'application du principe de gratuité seraient rapidement arrêtés de manière concertée.

Il n'en a rien été, d'abord en raison d'une « fâcherie » durable entre M. Denis Bouad et le collectif, ensuite à cause des perturbations entraînées par la crise du Covid et ses conséquences sur la fréquentation du site.

Dans la perspective d'une concertation permanente avec les décideurs publics (EPCC et conseil départemental), le collectif « Liberté-Gratuité-Pont du Gard » s'est transformé en juin 2018 en association des « Amis du Pont du Gard et de l'aqueduc de Nîmes ». J'en ai assuré la présidence en même temps que celle de Pont du Gard et Patrimoine.

La nouvelle association a immédiatement obtenu un siège au conseil d'administration de l'EPCC. Malheureusement, notre administrateur a rapidement démissionné pour un motif n'impliquant en rien l'association et le président du conseil départemental s'est empressé de reprendre le siège un moment concédé à l'association.

L'association a constamment soutenu deux revendications:

- Le retour au libre accès au Pont du Gard pour tous, y compris les automobilistes, conformément aux principes qui avaient régi les conditions d'accès au Site de sa création à 2009;
- L'officialisation du principe du passage de la voie verte du Pont du Gard par le Pont du Gard.

J'avais obtenu du directeur du site du Pont du Gard, Sé-

bastien Arnaud, l'assurance que la nouvelle grille tarifaire pour 2022 rétablirait le libre accès pour tous au Pont du Gard, c'est-à-dire que les cyclistes et les piétons continueraient à circuler librement tandis que les automobilistes ne seraient plus « taxés » d'office du droit d'accès aux espaces muséographiques.

Ne voyant rien se concrétiser, l'association des Amis du Pont du Gard a décidé de se dissoudre, estimant ne plus avoir d'objet en l'absence d'une concertation effective avec l'EPCC et le Conseil Départemental.

Lors de sa dernière réunion, le conseil d'administration de l'EPCC a adopté la profonde réforme de sa tarification que m'avait annoncée son directeur.

Depuis le 9 mai, les automobilistes paient un droit de stationnement de 9 euros donnant à leurs occupants accès à tous les espaces gratuits du Site, c'est-à-dire essentiellement à l'ouvrage antique, au domaine et aux commerces.

L'accès aux espaces payants (essentiellement le musée ainsi que la canalisation du 3ème étage du pont) fait l'objet d'une tarification particulière exigée des seuls personnes voulant les visiter.

Le libre accès des Gardois, improvisée en 2013 devant la « levée de boucliers » qu'avait provoquée notre virulente réaction à la suppression du libre accès pour les cyclistes et les piétons est supprimée. Elle était contraire aux traités européens et susceptible, comme d'autres mesures inspirées par le même esprit, d'être annulée à tout moment par les tribunaux administratifs.

Cette suppression est compensée par une disposition essentielle de la nouvelle tarification: le droit d'entrée de 9 euros est transformé, à la demande, en abonnement valable un an. Toute personne ayant garé son véhicule une fois peut faire enregistrer son ticket de paiement sur le site Internet

abonnement.pontdugard.fr

Il aura accès autant de fois qu'il le voudra aux parkings du Site avec ce même véhicule. Cette disposition rétablit l'égalité de traitement entre tous les visiteurs même s'il est évident qu'elle profitera surtout aux « locaux », Gardois bien entendu mais aussi habitants des départements limitrophes.

Concrètement, le numéro du véhicule sera enregistré dans le système informatique du Site et les barrières s'ouvriront automatiquement à son passage. J'en ai fait l'expérience, ça marche!

Quant à la demande d'officialisation du passage de la voie verte du Pont du Gard par le Pont du Gard, elle est toujours en attente. Pourquoi le Conseil Départemental, qui a réalisé ce bel ouvrage, se prive ainsi d'une bonne part des retombées touristiques et culturelles de la voie verte du Pont du Gard? Pourquoi maintenir cette réalisation exemplaire dans un semi anonymat? Faut-il laisser les réseaux sociaux populariser cet ouvrage? Peut-être faut-il éviter de donner trop de satisfaction aux associations: elles pourraient devenir trop gourmandes.

Cela dit, réjouissons-nous sans restriction de tout ce que nous avons obtenu ensemble sur le libre accès au Pont du Gard. Et retournons vite au Pont du Gard, à pied, en bicyclette ou en voiture!

Faire-part

Gilles Bénard qui s'est chargé de la réalisation du site,

Michèle Texier et Bernard Chauvet, ses aides zélés,

Le CA de PdGP,

Ont le plaisir de vous annoncer la mise en ligne du nouveau site Internet

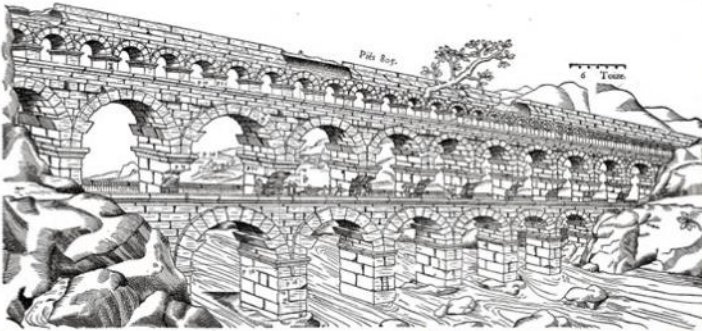


Ces hommes auxquels on doit la survie du pont du Gard.

Si les hommes ne s'étaient pas attachés, à toutes les époques, à prendre soin de cet ouvrage, il y a longtemps qu'il se serait effondré !
Michel Lescure

Le pont du Gard : de quoi souffre-t-il ?

Le pont du Gard, édifié au milieu du 1er siècle, est en effet un survivant de tous ces ouvrages que les romains ont construits dans leur très vaste zone d'influence. C'est le plus haut des ponts aqueduc romains qui soit parvenu jusqu'à nous et c'est celui qui a l'une des conceptions les plus complexes. Pour sa conservation, il mérite donc notre plus grande attention.



Folie des Hommes: le pont du Gard à la fin du XVI^{ème} siècle (gravure de Poldo d'Albenas)

Violence des éléments : crue du 8 septembre 2002 (photo Midi Libre)

Comme dans tout être humain bien portant, il y a un malade qui s'ignore ; le pont du Gard a lui aussi des problèmes de santé. Revenons dans les pathologies de cet ouvrage, étudions les maladies dont il souffre, tentons d'analyser les causes et les mécanismes de ces maladies.

Ce géant romain, debout depuis deux mille ans, a subi les pires agressions naturelles ou humaines.

Parmi les agressions naturelles citons le vent, la pluie, le soleil, les incendies, les crues, les séismes, les attaques de la faune et de la flore ...

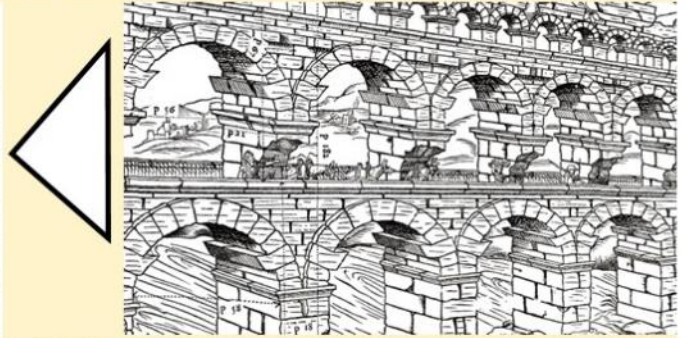
Et comme si ça ne suffisait pas, ajoutons les agressions humaines liées aux guerres, aux invasions et les destructions, par cupidité pour récupérer des pierres déjà taillées ou par stupidité quand il a été question d'élargir un passage muletier pour en faire un passage charretier et que l'on s'est mis à évider les piles.

Face à cela, le génial constructeur romain de ce pont aqueduc et son équipe ont utilisé les techniques déjà éprouvées par cinq siècles de pratique en les adaptant à ce lieu :

Asseoir les piles de ce pont sur le rocher sain :

Ils ont trouvé sur ce site un calcaire urgonien dont la résistance est supérieure à nos meilleurs bétons ; ils ont vu que ce rocher était fissuré et ont décalé les piles pour qu'elles ne reposent pas sur des fissures.

Technologiquement, pour construire les arches, ils ont utilisé la technique des « rouleaux juxtaposés » afin de minimiser les efforts de poussée des arches sur les piles. En effet



Midi Libre

la largeur des piles est très étroite par rapport à l'ouverture des arches.

Par contre, il n'a pas été prévu de joint de dilatation ni d'arrière-becs pour cette construction.

Enfin, ils ont utilisé un calcaire dont les caractéristiques mécaniques sont loin d'être exceptionnelles pour les efforts que ce monument va imposer par sa taille et son poids. Nous dirions aujourd'hui que c'est un ouvrage « tendu ».

C'était donc un pari « gonflé » que de construire un tel monument dans un tel site (crues) avec des matériaux pris sur place. Avoir résisté déjà deux millénaires prouve à l'évidence la maîtrise de l'ingénierie romaine.

*

**

Les évènements, heureux ou malheureux, que le pont du Gard a surmontés au cours des deux derniers millénaires

Peu de temps après la mise en service de l'aqueduc, la canalisation du troisième étage a fait l'objet d'une surélévation des parements, augmentant sa hauteur de 1.20 à 1.80 mètres. Il a donc fallu reprendre environ un kilomètre d'aqueduc en aval. Pour excuser les hydrauliciens romains, il faut se rappeler que c'est avec les ingénieurs français Henri Darcy, Antoine de Chézy et Henri Bazin que l'on possèdera enfin des formules fiables permettant de calculer, donc de prévoir, le débit d'un aqueduc en fonction de ses dimensions et de sa pente. Leurs travaux datent seulement du milieu du XIXème siècle !



Troisième étage rive gauche: on voit le vide laissée par les arches démontées à gauche et, à droite la surélévation de la conduite (photo PdGP)

Au milieu du IIe siècle, un séisme détruit une partie du pont de la Lône (commune de vers) ; reconstruction de cette partie de l'aqueduc.

Vers 350 : un autre séisme détruit une partie de l'aqueduc (Lône).

Au XIIème siècle les douze premières arches du troisième étage sont prélevées pour bâtir plusieurs églises et édifices des environs. Le passage supérieur du pont, plus large mais plus dangereux, est condamné.

En 1295 le roi de France, Philippe le Bel, cède son droit de péage au seigneur d'Uzès en échange de la baronnie de Lunel. C'est la première mention officielle dans un document écrit du Pont du Gard qui apparaît sous la forme « Pons de Gartio ».

XIVe siècle : Pour faire face à l'augmentation du trafic (liée notamment à l'attractivité de la foire de Beaucaire?) on a l'idée saugrenue de creuser des échancrures sur les piles

du deuxième étage sur 40% de leur largeur, sans se rendre compte que la stabilité de l'ouvrage est compromise.

1403, 1429 et 1741 : le pont subit les crues les plus fortes du Gardon. Depuis l'an 1400 (B), le Gardon a connu au moins cinq crues supérieures à celle de 2002. En fouillant sur les deux derniers millénaires, nous pourrions peut-être découvrir des niveaux de crue encore plus élevés (4) !

Suite à la crue de 1429, le roi Charles VII donne l'ordre aux États du Languedoc « de travailler sans délai à réparer cet édifice extrêmement endommagé. »

1696 à 1702 : restaurations sommaires du monument. Les architectes Davilier et de Laurens remplacent à la hâte de nombreux claveaux tombés, colmatent les piles creusées et, pour maintenir encore la circulation, créent des encorbellements.

Gravure du 18ème siècle, représentant les encorbellements côté amont.



Dans un livre daté de 1724 Henri Gautier (A) écrit : « on passoit autrefois sur le premier pont avec des charrettes, à cause que l'on avoit échancré les piliers du second pont, du côté de l'amont, et que l'on y avoit pratiqué des encorbellements afin d'en élargir davantage le passage, qu'on avoit contregardé d'un garde-fou ; mais cette échancrure ayant ébranlé ce grand édifice qui le faisoit surplomber du côté d'amont, par les soins de monsieur de Basville(1), intendant du Languedoc, ces échancrures de piliers ont été réparées, de même que les vousoirs qui manquoient à ces arcs doubleaux, et l'ouvrage a resté depuis ce temps-là en bon état, qui alloit dépérir sans ses ordres . On y a laissé cependant un petit chemin où un homme à pied et un cheval peuvent passer très aisément. Ce pont a des avant-becs, et point d'arrière-becs ».

1743 à 1747 : Construction du pont Pitot (1695-1771) (C)

Les Etats du Languedoc ordonnent la construction d'un pont routier accolé au pont-aqueduc en aval du pont romain. Henri Pitot, inventeur du tube Pitot et concepteur de l'aqueduc des arceaux à Montpellier, est l'ingénieur chargé de ce projet. Il construit « son » pont mécaniquement indépendant du géant romain (son pont est simplement accolé) et il le dote d'arrière-becs, si bien que le pont romain, lors des crues, n'a plus à supporter les efforts de trainée. Pitot mérite donc d'être cité parmi ceux qui ont contribué à la sauvegarde du Pont du Gard.



Pont Pitot (Photo PdGP)

Depuis le XVII^{ème} siècle les compagnons du Tour de France adoptent l'usage de venir saluer et s'inspirer de cette prouesse de l'architecture de pierre. Ils y gravent leurs monogrammes (signatures) et le dessin de leurs outils. Plus de 320 marques compagnonniques ont été relevées sur l'édifice. La



Inscription compagnonnique (pont Pitot) (Photo PdGP)

marque la plus ancienne remonte à 1611, la plus récente date de 1989. Aujourd'hui, on ne laisse heureusement plus personne graver son nom dans la pierre !

1828 : pose de témoins sur les lézardes parcourant de haut en bas les piles de la grande arche du deuxième niveau.

1835 : Prosper Mérimée, 1^{er} inspecteur des Monuments Historiques, constate le triste état du Pont du Gard : « *Les grands arcs sont dans un état épouvantable, un certain nombre de claveaux sont détachés, et tous sont rongés de manière à donner de vives inquiétudes. Le rapporteur pense que c'est une affaire dont il faut s'occuper sans perdre de temps, car l'administration serait impardonnable s'il arrivait un accident.* »

En 1840, Mérimée fait inscrire le Pont du Gard sur la première liste des monuments majeurs par la Commission des monuments historiques.

En 1842-1846 et 1855-1869, deux campagnes de restaurations sont engagées. Charles Questel et Jean-Claude Laisné sont chargés de réparer et d'aménager le pont pour faciliter les visites : l'escalier à vis en rive gauche, qui permet d'accéder directement à l'aqueduc par la tête nord, est construit à cette occasion.

1863 : Creusement du tunnel en aval immédiat du troisième étage du pont du Gard pour construire l'aqueduc du Pouzin avec l'utilisation de foreuses et d'explosif. Les ingénieurs de ce projet avaient envisagé, paraît-il, de démonter le canal romain du troisième étage pour le remplacer par une canalisation en ciment armé de 2m80 de diamètre permettant d'augmenter considérablement le débit du futur aqueduc. Ce projet fut heureusement abandonné faute de financement !

1921 : rupture de certains témoins posés sur les lézardes en 1828 et ajout d'autres témoins.

Avril 1932 : ajout de témoins sur les lézardes.

Avril 1933 : les témoins placés en 1921 sont rompus et ceux de 1932 commencent à se fissurer.

1935 : Albert Chauvel, ingénieur en chef et responsable des travaux sur le pont du Gard, relève une soixantaine de fissures et propose l'injection de 310 tonnes de coulis de ciment pour obturer 2,5% des vides entre les voussoirs. Je ne sais pas si ce projet d'intervention a eu vraiment une suite opérationnelle...

1940-1945 l'état-major allemand installé à Saint Privat a la très mauvaise idée de stocker des explosifs dans une multitude de sites entre Vers-Pont du Gard, Castillon-du-Gard et Remoulins. Le 24 août 1945, l'armée allemande en débâcle, a l'intention de faire sauter le dépôt de munitions de Vers-

pont du Gard. Heureusement, seul un tas a sauté ! Il était situé à la "pinède" (l'actuel camping de la Sousta) ; une ailette de bombe s'est fichée dans le tronc d'un jeune arbre auquel elle est toujours accrochée. Le clocher de Castillon a tremblé au point qu'il a fallu replacer la croix sommitale...mais rien de fâcheux n'arriva au pont du Gard qui, une fois de plus, « l'avait échappé belle. »

1949 : première campagne de travaux sous-fluviaux. C'est la première utilisation du scaphandre autonome pour des travaux sous-fluviaux dans le Gard. Il s'est agi de faire un parement anti-érosion et de colmater les cavités creusées par l'eau dans le massif rocheux, juste sous les piles de l'arche majeure du pont romain et du pont Pitot. Les équipes du génie militaire ont été mises à contribution lors d'un exercice. Elles ont utilisé sous l'eau des sacs remplis de mortier à prise rapide. Malheureusement, une grande partie de ces sacs seront emportés lors de la crue de 1958.

1981 : mise en place de 54 tirants en acier pour liaisonner le massif rocheux très fissuré sous les piles du pont romain par une équipe d'ingénierie associant la DDE30 (M. Fraysse) et le CETE d'Aix-en-Provence avec EGF comme entreprise. Ces confortements ont porté sur les piles de la grande arche de part et d'autre du goulet.

De 1989 à 2007 trois campagnes de restauration des parements et des voûtes du pont antique, consistant au remplacement d'environ 5% des blocs de pierre d'origine, ont été conduites par les architectes en chef des monuments historiques. Le troisième et le deuxième niveau du pont romain ont été traités en 1989-1996 et en 1998-2002. La restauration des parties basses (6 arches et 7 piliers), les plus exposées, a été réalisée de 2004 à 2007. Environ 720 m³ de blocs en pierre de Vers-Pont du Gard ont été déposés et remplacés.

2002 : crue « centennale » du Gardon, plus importante que celle de 1958.

2006 : travaux de consolidation du massif rocheux avec étude par le CETE Méditerranée (Marcel Basso et Jean-François Serratrice), la surveillance des travaux par le Conseil Général étant confiée à Denis Barral et Michel Lescure. Les travaux sont effectués par le groupement d'entreprises EMCC, FRABELTRA, DEMATHIEU et BARD, mandataire. Le détail de ces travaux de 1.7 millions d'euros a fait l'objet d'une publication accessible par Internet (D). Ils comprenaient 12 ancrages inclinés destinés à renforcer la partie inférieure de l'appui rocheux de la pile VII, situés au-dessous des lits d'ancrages de 1981 ; la création d'un mur sous-fluvial comblant des cavités karstiques importantes tout en ménageant les écoulements karstiques ; la dissimulation des têtes d'ancrages des tirants posés en 1981 ; la pose d'un dispositif d'enregistrement permanent permettant l'auscultation du massif rocheux en rive droite et un dispositif permettant le suivi de l'érosion

de la paroi rocheuse du goulet.

2010 : réfection de l'étanchéité entre le pont romain et le pont Pitot par les équipes d'ingénierie du conseil général (Denis Barral, Jean-Louis Bernard et Michel Lescure) associant les chimistes de Total et Sika France pour les résines utilisées.

*

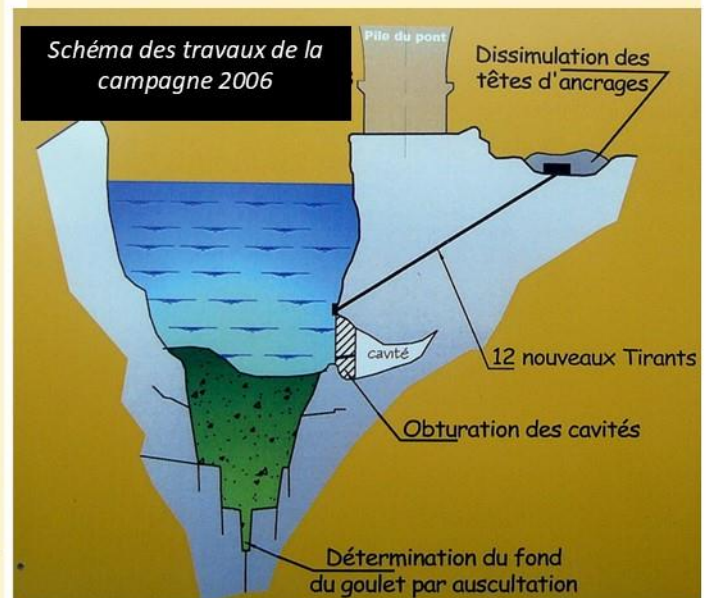
**

A titre de conclusion

Au fil du temps, comme nous l'avons vu, des noms prestigieux ont été associés à la conservation du pont du Gard. Nous sommes très fiers d'y avoir participé ! Nous souhaitons aux générations futures de poursuivre cette mission qui ne sera jamais terminée...! Leur appartiendra de mettre en place un plan de surveillance et de gestion de ce pont-aqueduc, de vérifier notamment si les travaux réalisés dans les années 80 sont suffisants pour assurer la pérennité du pont du Gard (et également celle du Pont Pitot), ou si d'autres prospections sont nécessaires. Nous pensons, comme testament technique, à la stabilisation des alluvions dans le goulet ; à l'éventuelle reconstruction du seuil à l'aval détruit par la crue de 2002 ; à la création d'un bouclier de protection de l'éperon rocheux à l'amont ou de toute autre intervention qui pourrait s'avérer nécessaire...sans oublier le préoccupant problème du déversement du pont romain.

Sur ce sujet le très regretté Jean-Pierre Gallos, avec des moyens des plus modestes, a pu quantifier ce déversement à 35 cm. Jusqu'à présent, ceux qui ont été chargés de la protection et de la conservation du Pont du Gard ont vécu dans une douce quiétude !

Michel Lescure





Travaux de la campagne 2006



Notes:

(1) Nicolas Lamoignon de Basville est né en 1648 et mort à Paris en 1724. Avocat de formation, il sera conseiller au parlement de Paris en 1670 et maître des requêtes en septembre 1675. Il deviendra intendant du Languedoc en 1685 et le restera 33 ans. C'est l'un des plus célèbres intendants du royaume. Il est l'auteur d'un testament politique sur la Province de Languedoc, document confidentiel parvenu jusqu'à nous dont je recommande la lecture pour tous ceux qui voudront comprendre les enjeux de ce territoire et les jeux d'acteurs à l'époque de Louis XIV.

(2) Hubert Henri Gautier (prénom d'usage Henri) est né à Nîmes en 1660 dans une famille protestante ; son père est cardeur. Il étudie la médecine à Orange, ville protestante ; il est docteur en médecine à 19 ans (les études étaient plus courtes !).

Il travaille sur le fort Vauban à Nîmes entre 1686 et 1688.

Il se convertit en 1689 au catholicisme par l'entremise d'Esprit Fléchier, évêque de Nîmes. Cette conversion tardive lui permet en 1689 d'accéder à un emploi public prestigieux. Il est nommé ingénieur de la province du Languedoc par l'intendant du Languedoc, Nicolas de Lamoignon de Basville, qui va désormais l'employer pour tous les ouvrages publics importants de la province.

Il est célèbre au plan national pour ses deux traités, l'un publié à Toulouse, le « Traité de la construction des chemins », l'autre, le « Traité des ponts », va rester le seul ouvrage de référence sur les ponts jusqu'à celui de Émiland-Marie Gauthey en 1809-13. Il y aura plusieurs rééditions et même une traduction en allemand.

Entre 1689 et 1694, il construit le pont de Coursan et ses déversoirs sur l'Aude (toujours en service malgré les crues répétées de ce fleuve côtier impétueux). De 1695 à 1713, il travaille au parachèvement des ouvrages sur le canal du Midi (dont certains présentent des malfaçons, comme le

pont canal de Cesse).

En 1713, il devient un des trois premiers Inspecteurs généraux des Ponts et chaussées, bien avant la création de l'école du même nom et la constitution de ce corps prestigieux d'ingénieur. Il s'établit à Paris.

Sur sa demande, il est mis à la retraite en 1731 (à 71 ans!) et décède à Paris en 1737.

(3) Le pont Saint-Nicolas de Campagnac est aujourd'hui un pont en arc médiéval très élégant au-dessus du Gardon. Il se situe sur la commune de Sainte-Anastasia et permet de relier Uzès à Nîmes. Son histoire se confond avec celle de ses modifications successives pour le mettre à l'abri des crues les plus violentes du Gardon. Construit vers 1200 (seules les parties basses des piles sont d'origine), il comportait à l'origine une structure mixte : piles en pierre et plate-lage en bois. Après plusieurs reconstructions successives consistant à rehausser les piles pour construire des plate-lages de plus en plus hauts, il est décidé en 1260 d'établir des voûtes ogivales en pierre très hautes, enfin à l'abri, croyait-on, des plus hautes crues. A cette époque, franchir le Gardon par temps de crue était un problème ; ce pont n'était encadré que par deux passages à gué, en amont celui de Dions et en aval celui de Remoulins. Lors de la crue de 1403, le pont a été submergé et vraisemblablement très endommagé.

Le pont a été réhaussé une dernière fois en 1862 tout en conservant le dessin des voûtes médiévales. Avec le rehaussement général du tablier du pont médiéval d'origine et le creusement, rive gauche, de la route actuelle, on contourne l'ancien prieuré de Saint-Nicolas de Campagnac. En août 1944, deux arches sont dynamitées et en 2002 le pont est submergé et subit de très gros dégâts. Le conseil général, propriétaire de l'ouvrage, en profitera pour l'élargir très légèrement, par encorbellement, sans nuire à son esthétique.

(4) à propos des crues du Gardon : à la suite de la crue

de 2002 une campagne d'analyses des sédiments déposés par les laisses de crues dans les grottes du secteur de la Baume a été diligentée. Ces analyses ont permis de découvrir que, depuis l'an 1400, le Gardon a connu au moins cinq crues supérieures à celle de 2002. Dans les gorges du Gardon, où nous avons enregistré des hauteurs de crues de 14 mètres en 2002, ces crues "historiques" ont atteint 17 mètres. Trois d'entre elles se sont produites entre 1400 et 1800. En fouillant sur les deux derniers millénaires, nous pourrions peut-être découvrir des niveaux de crue encore plus élevés!

Ordres de grandeur concernant les débits du Gardon : à Remoulins, le Gardon a atteint 6800 m³/s en 2002 ; en 1403, il aurait atteint 8000 m³/s, mettant en charge le Pont du Gard. Nous savons que la crue phénoménale de 1403 a provoqué la destruction du village de Massillan situé entre St Chaptès, St Génies de Malgoires et La Calmette, à la confluence du Lorial et de L'Esquirelle, dans le lit majeur du Gardon.

A notre époque, chaque fois qu'il y a des crues généralisées dans le Gard, c'est le bassin versant du Gardon qui est le plus touché en dégâts matériels et en pertes humaines : en 1958, le Gardon a fait à lui seul 27 des 35 victimes de la catastrophe (4 par noyade, 18 morts dans leurs voitures, 8 emportés avec leurs maisons, 1 mort dans l'incendie d'une station-service et 1 gardien de la paix, victime de son devoir). En 2002, 16 des 22 victimes gardoises ont perdu la vie sur le bassin versant du Gardon.

Bibliographie :

Pour approfondir les informations que je livre dans le présent document, je recommande les lectures suivantes :

H. Gautier Histoire de la ville de Nîmes et de ses antiques

Edition originale de 1724, rééditée en 1991 par Lacour/Rediviva ;

Actes des Journées Techniques/ Risques Naturels : Inondation, Prévision, Protection à Batna (Algérie) – politique de gestion des inondations en France – l'exemple du Gard par Michel Desbordes et Michel Lescure.

Conférence sur l'Ingénieur Pitot : vous pouvez télécharger l'histoire d'Henri Pitot : l'homme, l'ingénieur et ses inventions par Michel Desbordes et Michel Lescure sur le site de l'EPPC du Pont du Gard.

Les travaux 2008 de confortement et de surveillance des appuis rocheux au pont du Gard par Michel Lescure, accessible par Internet. Ce document dresse le bilan de la campagne de travaux 2008 dite de « confortement des appuis rocheux », sous le Pont du Gard et le Pont Pitot. Il est le fruit d'une compilation de documents en provenance du Conseil Général du Gard, du C.E.T.E. Méditerranée, du S.D.A.P. du Gard et de la D.R.A.C Languedoc Roussillon.

« Racontez-moi le pont du Gard » par Claude Larnac, aux Editions Actes Sud.

A propos de notre nouveau site Internet

Comme vous l'avez lu dans notre faire-part page 4, le nouveau site Internet de PdGP sera mis en ligne incessamment.

Le conseil d'administration exprime sa gratitude à notre collègue Gilles Bénard qui, tout récent membre de PdGP, s'est attelé à la tâche redoutable de concevoir ce site à partir du logiciel Wix, de le construire et de le nourrir d'une partie du contenu de l'ancien site.

Gilles a été beaucoup aidé par Michèle Texier et Bernard Chauvet. Le conseil d'administration les remercie de tous les efforts et du temps qu'ils ont consacré à l'outil désormais entre vos mains.

Tandis que le précédent site était largement tourné vers le public extérieur, celui-ci est davantage destiné aux adhérents, pour lesquels il ambitionne d'être un lien et une source d'informations pratiques d'une part, un véritable centre de documentation d'autre part.

Certes, nous annonçons par mail régulièrement nos prochaines activités. Mais vous aurez dans le site une vue « panoramique » vous permettant de gérer vos calendriers en partageant avec nous les activités qui vous intéressent.

Il y a dans ce site une masse d'informations téléchargeable au format PDF. Regardez, vous serez surpris de son abondance et de sa qualité. Il y a aussi une banque d'images que vous pouvez compléter par vos propres photos et vidéos.

A vos claviers et réagissez! Nous sommes preneurs de vos critiques et de vos suggestions.

Comme il est dit (une fois de plus) dans l'éditorial, nous avons besoin de contenu pour le site et le bulletin. Lancez-vous! Vous verrez à quel point il est agréable de partager ses expériences et ses connaissances. Vos articles seront relus avant leur publication. S'ils doivent être retouchés (toujours à la marge) les « fines plumes » de PdGP vous conseilleront et, parfois, proposeront des modifications mineures.

La tombe de Vix et le trésor de la « Dame de Vix »

Par Jean-Yves Gréhal

Vix est un petit village de la Côte d'Or, près de Châtillon-sur-Seine et des sources de la Seine. Le musée du Pays Châtillonnais abrite le produit des fouilles faites aux alentours, en particulier le contenu, absolument exceptionnel, de la tombe de la « Dame de Vix ». L'intérêt de ce musée n'a pas échappé à PdGP puisqu'un des voyages de l'association a fait de la visite de ce musée l'un de ses temps forts. Les participants gardent certainement de leur visite le même souvenir émerveillé que Marie-Claude et moi qui l'avons découvert il y a quelques semaines seulement.

*

**

La tombe de Vix a été découverte le 6 janvier 1953 par Maurice Moisson, agriculteur à Vix. Il fouillait sous la direction de René Joffroy, professeur de philosophie et docteur en archéologie, un champ situé au pied du **Mont Lassois** où, de longue date, était identifié un oppidum. René Joffroy recherchait les tombes associées à l'oppidum. Le tumulus qui avait surmonté la sépulture était arasé mais il en subsistait des pierres éparses qui avait attiré l'attention de Maurice Moisson. Comblé de terre, la tombe, du type des **tombes à char**, était restée inviolée.



Vue aérienne du Mont Lassois

L'oppidum du Mont Lassois : Dominant le cours de la Seine, cet oppidum occupé dès le néolithique devait, à la fin du Hallstatt, contrôler la circulation sur l'itinéraire antique de l'étain, des îles britanniques vers l'Italie. Les fouilles du site ont mis en évidence un urbanisme rigoureusement réglé et hiérarchisé, révélateur d'une société elle-même très organisée et hiérarchisée. Les bâtiments fonctionnels (les silos à grains) et les demeures modestes étaient à la périphérie, l'endos palatial au centre, avec un « palais » de dimensions inhabituelles au VI^e siècle avant JC (50 mètres de long, 21,5 mètres de largeur et 15 mètres de hauteur), décoré de couleurs vives. L'oppidum était puissamment fortifié jusqu'à la Seine. L'opulence du « peuple de Vix » est confirmée par la tombe de sa probable dirigeante, la « Dame de Vix », enterrée avec un très riche mobilier, dont bien sûr le célèbre vase,

en fait un **cratère** de bronze, le plus grand qui ait été retrouvé à ce jour.



Restitution du « palais » du Mont Lassois. Musée du Pays Châtillonnais

Tombe à char : L'expression « tombe à char » désigne un type de rite funéraire d'inhumation ou d'incinération pratiqué chez les peuples celtes, qui consistait à enterrer des défunts — homme ou femme — avec un char de guerre ou d'apparat. On en a retrouvé plus de 300 dans le quart nord-



Relevé d'une tombe à char (Châlons sur Saône)

Reconstitution de la tombe de Vix
Musée du Pays Châtillonnais



est de France et l'Ardenne belge, une quinzaine en Angleterre et plus de 100 en Allemagne.

Ce type de sépulture, réservée à l'élite, apparaît au premier âge du fer et persiste au cours de La Tène, jusqu'au début de l'époque gallo-romaine. Le défunt était le plus sou-

vent couché dans la caisse d'un char. Richement orné d'appliques de bronze et de pièces métalliques, ce char était à quatre roues pour les tombes les plus anciennes, à deux roues pour les plus récentes.

Un service à vaisselle destiné à la pratique du **symposium** était souvent déposé dans la chambre funéraire. Il comportait un cratère ou un chaudron destiné au mélange du vin, de l'eau et des épices, des passoires, des situles, des cruches telles que des cœnochoés ou des hydries, souvent d'importation méditerranéenne (Etrurie ou Grèce).

Les défunts étaient parés de **torques**, d'or pour les plus riches. La présence d'armes désigne une tombe masculine, les parures et les bijoux une tombe féminine. L'absence d'armes dans la tombe de Vix a immédiatement conduit René Joffroy à affirmer qu'il s'agissait de la sépulture d'une femme, ce que les analyses du squelette ont confirmé bien plus tard. Le fait qu'un objet aussi spectaculaire que le vase de Vix ait été découvert dans une tombe de femme a donné une dimension médiatique -dès 1953- à une trouvaille extraordinaire en elle-même.



La « Dame de Vix » revue par Paris Match, dans l'article de 1953 consacré au trésor de Vix: princesse blonde affublée du torque d'or porté à la façon d'un walkman (qui n'existait pas encore!). Le collier est semblable à celui qui a été trouvé dans la tombe.

Symposium : Le symposium était un élément essentiel de la sociabilité grecque. Il comprenait deux parties : la première était consacrée à la nourriture, généralement assez simple, et la seconde à la boisson. Cette dernière était inaugurée par une ou plusieurs libations, un péan ou une simple prière, généralement en l'honneur de Dionysos. Puis les

convives allongés sur des banquettes discutaient ou jouaient à divers jeux de table, comme le cottabe. Des danseuses, des acrobates et des musiciens pouvaient agrémenter la soirée. Strictement réservé aux hommes, le symposium était un moment de l'éducation des jeunes élites de la société grecque.

Cratère : Les cratères étaient, dans l'Antiquité, destinés à préparer le vin auquel on ajoutait de l'eau et divers aromates. La boisson y était ensuite puisée et distribuée aux convives lors de célébrations rituelles ou festives.

Le cratère de Vix: le plus grand des cratères connus



Le cratère de Vix est remarquable par ses dimensions et sa facture. Il pèse 208,6 kg et mesure 1,67 mètre de hauteur. Il est constitué de plusieurs pièces réalisées séparément et assemblées :

La **coupe** est formée d'une seule feuille de bronze martelée, d'une épaisseur d'environ un millimètre. L'étendue des problèmes techniques qu'a dû poser sa réalisation et le savoir-faire qu'elle implique interpellent. Le fond est arrondi, le diamètre maximal de 1,27 m et la capacité de 1 100 litres.

D'un diamètre à la base de 74 cm, le **ped** massif est coulé et pèse 20,2 kg. Il est décoré de motifs classiques de végétaux stylisés.

Également massives, les **anses** sont coulées en fonte de bronze et pèsent 46 kg chacune. Elles sont richement déco-

Anse ornée d'une tête de Gorgone



rées de gorgones grimaçantes et tirant la langue, de serpents et de lions. Ces représentations avaient, pour les Grecs, des vertus apotropaïques.

La frise des hoplites décorant le **col** est un chef-d'œuvre du bas-relief grec. Huit quadriges sont suivis (ou précédés ?) chacun par un hoplite. Chaque attelage est différent.



Le **couvercle** est une feuille de bronze martelée pesant 13,8 kg. Concave et percé de multiples trous, il servait peut-être de passoire. La statuette située au centre du couvercle est en bronze coulé et mesure 19 cm de haut. Elle représente une femme vêtue d'un péplos, la tête recouverte d'un voile. De facture beaucoup plus fruste, elle apparaît bien différente des autres éléments du vase.



Les spécialistes ont établi que le cratère de Vix, de facture corinthienne, a dû être fabriqué en Italie du sud, à Tarante ou Sybaris, vers 525 avant notre ère.

Autre mobilier de la tombe de Vix :

Sur le sol, des pigments bleu et rouge proviennent de



Détails: on remarque la complexité des anses, avec les représentations de serpents et de lions, une partie de la frise décorant le col du cratère et la statuette ornant le couvercle

tentures ou de peintures décoratives. La dépouille est ornée de parures à caractère local : collier de grosses perles de pierre et d'ambre, anneaux de cheville en bronze, bracelet de lignite, fibules aux cabochons de corail. Elle porte un **torque**.



Pesant 480 g d'or fin, ce torque est une pièce exceptionnelle. Son décor -deux chevaux ailés, est de style orientalisant mais les spécialistes estiment qu'il a été confectionné localement par des artisans initiés aux techniques méditerranéennes.

Inventeur de la tombe, René Joffroy, avait d'abord vu un diadème dans ce bijou exceptionnel. Cette interprétation a été corrigée ensuite. On a bien là un torque.

Un second torque en bronze sur lequel s'enroule une lanière de cuir a été trouvé sur le ventre de la défunte. Il se présente sous la forme d'un cercle parfaitement régulier d'un diamètre de 26,8 centimètres. La défunte portait aussi aux chevilles une paire d'anneaux de bronze décorés de motifs striés.

Outre les restes du char, une phiale d'argent hallstattienne, plusieurs vases de bronze d'origine étrusque, de la céramique grecque antique, étaient déposés près du cra-

tère, dans le caveau que les crues de la Seine avaient au fil des siècles rempli d'alluvions. La coupe attique à figure noire, la plus récente, date la sépulture d'une période légèrement postérieure à 525 av. J.-C.

Enfin, huit fibules ont été trouvées près de corps. Plusieurs sont faites de matériaux précieux, tels que de l'ambre issu de la mer Baltique, du corail rouge, probablement d'origine méditerranéenne et de l'or.

Le **char** était démonté. Des vestiges du cerclage en fer des roues ont été retrouvés ainsi que les protections des moyeux et des décors métalliques de la caisse. Les autres éléments du char, en bois, ont évidemment disparu.

Enseignements et interrogations

Le fabuleux « trésor de Vix », ainsi que d'autres pièces remarquables, comme le **lébès de Sainte Colombe**, trouvé



dans un tumulus proche de celui de Vix, éblouissent le visiteur. Mais ils font plus que cela : ils apportent un peu de lumière sur la civilisation celte du Hallstatt, ses relations avec les Grecs et les Etrusques, l'intensité des courants commerciaux à longue distance à la fin de l'âge du fer.

Ils suscitent beaucoup plus d'interrogations encore sur les Celtes dont les sociétés, encore mal connues faute de sources écrites, étaient puissantes, organisées et hiérarchisées, dirigées par des élites avides de luxe comme le montre la présence d'objets grecs et étrusques dans leurs sépultures. Que représentaient pour ces hommes et ces femmes les objets de luxe correspondant à des rites sociaux dont on voit mal le sens qu'ils pouvaient avoir pour Les Celtes ? Comment et pourquoi de tels objets arrivaient-ils en des lieux si éloignés de leur zone de production, par la géographie, mais aussi sans doute par la culture ?

Et comment ne pas souligner que ces sociétés pouvaient être dirigées par des femmes, ce qui était inconcevable dans le monde méditerranéen ?

Le découverte et la restauration du « trésor », toute une histoire!

L'état magnifique du mobilier de la tombe de la « Dame de Vix » ne doit pas faire oublier les conditions difficiles de la découverte et le travail qu'a nécessité la restauration.

En effet, si la chance contribua à la découverte (le premier sondage tomba directement sur le cratère), son extraction fut difficile, dans un sol gorgé d'eau et sous les intempéries des tout premiers jours de 1953. Il fallut aussi aux découvreurs se garder de l'afflux des curieux attirés par la nouvelle d'une découverte exceptionnelle.



La tombe s'était effondrée et remplie de terre. Le cratère était complètement écrasé.



Ci-dessus, photographie « officielle » de la découverte. René Joffroy est à gauche, Maurice Masson à droite.

Ci contre, état du couvercle du cratère

Après une première restauration rapide mais insatisfaisante, le cratère a été transporté au musée des métaux, à Nancy pour la restauration que l'on admire aujourd'hui.

Le retour du Bacchus enfant au musée du Pays Châtillonnais

Par Marie-Claude Gréhal

Une œuvre exceptionnelle volée il y a 50 ans retrouvée par un détective perspicace

Le trésor de Vix n'est pas la seule œuvre exceptionnelle exposée au musée du Pays Châtillonnais. Nous avons eu la chance de pouvoir admirer une magnifique statue en bronze de Bacchus enfant, qui venait d'être réinstallée après avoir disparu pendant près de 50 ans. Elle avait en effet été volée, avec d'autres objets de valeur, dans la nuit du 18 au 19 décembre 1971, dans le bâtiment alors occupé par le musée.

Datée du 1er siècle avant au 1er siècle après J.-C. elle mesure presque 50 cm et pourrait provenir d'un atelier alexandrin. Elle avait été mise au jour en 1894 lors des fouilles de l'oppidum de Vertilium (aujourd'hui Vertault, en Côte d'Or) et constituait le «joyau» de la collection du musée avant la découverte de la tombe de Vix...

La statue demeurée introuvable réapparut en 2019 : elle venait d'être achetée -légalement- par un collectionneur autrichien, pensant qu'il s'agissait d'un Cupidon.

Intrigué, Arthur Brand, un détective néerlandais spécialisé dans la recherche d'œuvres d'art volées*, enquêta pour retrouver l'origine de la statue ; au terme de patientes recherches il put l'identifier comme étant une représentation de Bacchus, puis faire le rapprochement avec l'œuvre dérobée à Châtillon-sur-Seine.

Le nouveau propriétaire ayant accepté de restituer gracieusement la statue, celle-ci a retrouvé sa place au musée depuis le 12 février 2022, pour le plus grand bonheur des châtillonnais et de tous les amateurs d'antiquités.

*Arthur Brand, alias « l'Indiana Jones du monde de l'art », a retrouvé plus de 200 œuvres d'art volées, notamment les deux chevaux monumentaux de bronze qui ornent l'entrée de la chancellerie d'Adolf Hitler (ces statues de Josef Thorak, un des deux sculpteurs officiels du Troisième Reich, avaient disparu au lendemain de la chute du mur de Berlin).



STONEHENGE

Par Michèle Texier



Ce modeste article se veut une simple synthèse de l'état des connaissances (ou des hypothèses) actuelles concernant ce site remarquable, inscrit depuis 1986 sur la liste du patrimoine Mondial de l'Humanité.

Stonehenge est certainement l'ensemble mégalithique le plus célèbre au monde. Il doit cette notoriété à la taille monumentale des mégalithes qui le composent et à sa sophistication architecturale.

Pas plus que le Pont du Gard n'a été édifié par Pantagruel, Stonehenge n'a été inspiré par Merlin l'enchanteur qui aurait, selon Geoffroy de Monmouth, conseillé au roi Aurelius Ambrosius de se procurer les pierres magiques du mont Killarus en Irlande pour y construire la tombe de ses ancêtres... On éliminera aussi l'hypothèse d'extraterrestres qui auraient utilisé le cercle comme piste d'atterrissage pour leur soucoupe volante... Exit la légende... Quoique... Si les pierres bleues (ces bluestones en dolérite, une roche volcanique) qui constituent un des cercles du monument ne viennent pas d'Irlande, elles sont issues des collines de Preseli à l'ouest du Pays de Galles, à quelques 250 km. « Ces pierres bleues ne viennent pas de la région, confirme Jean-Paul Demoule. Deux théories continuent d'être débattues : soit elles ont été transportées sur des dizaines de kilomètres par l'Homme grâce à des systèmes de cordes et de rondins (une technique qu'on a pu observer dans d'autres régions du monde), soit elles ont été déplacées dans cette zone géographique pendant la période glaciaire entre -11 500 et -10 000 ».

Les chercheurs de l'University College of London au Royaume-Uni, tenants de la première hypothèse, affirment que certains mégalithes de Stonehenge se seraient initialement élevés sur une colline galloise balayée par le vent près de la côte du Pembrokeshire, sur un site appelé Waun Mawn (« tourbière » en gallois), avant d'être amenés sur le site de Stonehenge. La difficulté de transport ne constitue pas un véritable obstacle dans la mesure où, comme l'affirme encore Jean-Paul Demoule, avec malice : « *Déplacer ces pierres prend du temps mais ils n'avaient que ça à faire, Et si vous pensez que les dieux vont être contents... On peut dire que cela vous motive...* »

Situé dans la plaine de Salisbury dans le Wiltshire, le site de Stonehenge (terme peut-être issu de stone, pierre et henge, fossé), qui accueille plus de 1 500 000 visiteurs par an (hors des périodes de Covid !), constitue l'archétype du monument préhistorique. Érigé il y a plusieurs millénaires, le site conserve bien des mystères. Lieu de culte solaire (mais avec quels rituels associés ?), observatoire astronomique qui pouvait prédire les éclipses, monument funéraire... les hypothèses sont nombreuses pour expliquer cet étonnant et fascinant sanctuaire situé dans un endroit isolé et battu par les vents qui n'offre aucun relief. Il est possible toutefois qu'au moment de son édification, il ait été entouré de forêts...

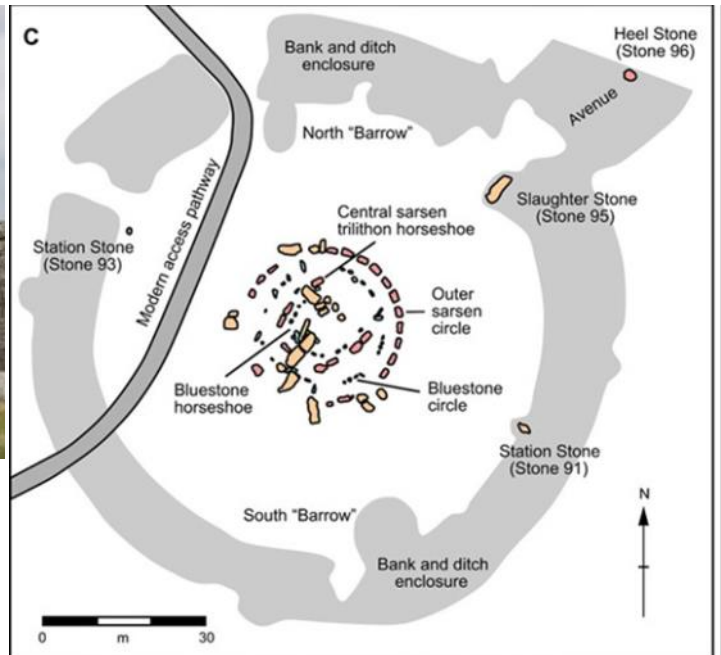
Il se caractérise par un cercle de pierres levées et monumentales en grès (nommées pierres de sarsen), dont certaines atteignent les 40 tonnes. Extraites dans une carrière proche (West Wood, à 40 km au nord), elles sont entourées par un autre cercle constitué d'une cinquantaine de pierres bleues. Certaines d'entre elles comportent des linteaux. L'ensemble est entouré par un talus et un fossé.

Les études ont montré que la mise en place du site a pris près d'un millénaire, avec 4 phases différentes. La toute première, con-





cernant la formation des talus, date d'il y a 5 000 ans. Ces talus, formés de craie, devaient être initialement blancs. Environ 500 ans plus tard, les pierres ont commencé à être installées afin de former le « henge ».



Constatant qu'une « avenue » de Stonehenge coïncide avec le coucher de soleil au solstice d'hiver, certains chercheurs estiment maintenant que le site revêtait une destination rituelle, accueillant des pèlerins le jour le plus court de l'année. Ceux-ci se réunissaient en procession pour célébrer la mort du soleil et invoquer sa renaissance (1).

C'est du moins l'hypothèse émise par l'archéologue Mike Pearson, suite à la découverte à Durrington Walls (à 3 km au N-E de Stonehenge) de traces de 500 m de fortifications en bois entourant des maisons datant de 4 500 ans. Il s'agit du plus grand centre urbain de l'est de l'Angleterre. Pour lui, cette sorte de « base-vie » aurait accueilli les milliers de bâtisseurs de Stonehenge (des pioches en bois de cervidés ont été retrouvées). Il suggère que les cercles de bois de Durrington Walls représentaient la vie et la terre des vivants, tandis que Stonehenge et les terres des alentours, jonchés de monticules funéraires, représentaient le pays des morts. La voie processionnelle reliant les deux

(1) Lors des Saturnales antiques, les Romains fêtaient le Dies Natalis Solis Invictus, « le jour de la naissance du soleil vaincu », que les experts associent au culte de Mithra, divinité solaire de la civilisation

sites symbolisait le passage de vie à trépas...

Cette théorie est toutefois contestée par d'autres chercheurs qui affirment que Stonehenge était un sanctuaire à vocation thérapeutique et estiment peu probables les connexions entre les deux monuments...

Quoi qu'il en soit, le village était toujours occupé il y a 2 500 ans, au moment du dernier Stonehenge. Il accueil-



(1958, lors de travaux d'excavation, les archéologues se sont appliqués à remonter un trilithe de Stonehenge. Historic England Archive).

lait de grandes assemblées, comme en témoignent les dizaines de milliers de tessons retrouvés, provenant de récipients de grande taille. Les festins comportaient essentiellement de la viande de porc (ce qui était un luxe), comme en témoignent les 80 000 ossements retrouvés. Ces animaux venaient de tout le pays (on a analysé 900 mâchoires) et étaient abattus vers l'âge de 9 mois. Compte tenu de ce que l'on sait sur le moment de naissance des cochons (au printemps), les

bêtes ont été abattues à la fin du mois de décembre. Certains de ces animaux (domestiques, pas chassés), venus de toute l'île (y compris le nord-est de l'Écosse), ont dû parcourir des distances considérables (jusqu'à 800 km) en compagnie de leurs maîtres. Le village représentait un très fort pouvoir d'attraction et les festins qui y étaient organisés fêtaient peut-être la mort de la vieille année et la naissance de la nouvelle.

En 1920, on a retrouvé des fragments d'os humains présentant des traces de crémation et regroupés dans 56 trous circulaires (dits « Aubrey holes », suite à leur première découverte par John Aubrey, un des fondateurs de l'archéologie britannique au 17^{ème} s.). À l'époque, ils ont été replacés en vrac et il a fallu 10 ans pour les remettre en ordre après une récente exhumation. Stonehenge constituait un vaste cimetière, le plus grand du 3^{ème} millénaire. Les corps y étaient brûlés. Qui y était enseveli ? Quand ? Pourquoi ?

Une notable exception : l'« archer de Stonehenge » (ou archer d'Amesbury), mort de mort violente, n'a pas été incinéré. Les 3 pointes de flèche retrouvées dans la poitrine de cet homme de 35-45 ans montrent qu'il a été exécuté (tir tendu dans le dos) à la fin du néolithique, vers 2300 av. Ce personnage important, entouré d'un riche mobilier funéraire, était, selon certains chercheurs, originaire de la Suisse actuelle.



En revanche, on ne trouve sur les autres squelettes pas de traces de violence, pas de traumatisme. Il s'agissait d'individus solides, avec des statuts particuliers. Grâce à l'archéologie scientifique, on a pu reconstituer les bûchers sur lesquels ils ont été brûlés. Pour brûler intégralement une carcasse de cochon (c'est une des limites de l'archéologie scientifique, on évite de brûler des corps humains !), il faut utiliser ½ tonne de bois. Si la structure comporte plusieurs étages, l'apport d'oxygène est important et la température atteinte élevée (de 700 à 1 000° C). Une équipe européenne a déterminé que les restes (humains) qui reposaient au fond des trous d'Aubrey, datant d'environ 5 000

ans, appartenaient à des individus qui n'avaient pas toujours vécu dans la région de Stonehenge. On sait que 10 des 25 personnes dont les restes ont pu être analysés grâce à des isotopes de strontium ont passé les 10 dernières années de leur vie dans l'ouest du Pays de Galles, tout près du site d'origine des fameuses pierres bleues de Stonehenge. Quel lien établir ? Ont-elles fait partie du convoi qui a acheminé ces blocs de roche que l'on ne trouve que dans les collines de Preseli et alentour ? Les archéologues n'en ont pas la certitude mais ils ont tout de même été frappés par le rapprochement des dates de ces ossements avec celles de l'érection des pierres. La période est la même : « [...] *Bien que nous ne puissions pas prouver que ce sont les os des gens qui les ont amenés, il doit au moins y avoir une relation, a expliqué au Guardian John Pouncett, l'un des auteurs de l'étude publiée dans Nature Scientific Reports. La plage de dates augmente la possibilité que des siècles durant, des personnes aient pu être amenées à Stonehenge pour y être enterrées avec les pierres* ».

Comment ces corps étaient-ils apportés ? Pourquoi ? Les pierres bleues étaient placées à l'origine à l'extérieur du cercle. S'agissait-il de pierres tombales de dignitaires gallois et de personnages importants du néolithique ? Un long voyage les amenait-il après incinération pour reposer en terre consacrée ? On sait que les pierres importantes ont été dressées vers 3000 av. et que les réunions datent d'environ 2500 av. L'avenue est alignée sur le coucher du soleil au solstice d'hiver et Durrington (le lieu festif) sur le lever du soleil. La rivière Avon relie les 2 sites. Des sillons dirigés vers le soleil couchant ont aussi été retrouvés ; il s'agit de traces naturelles. Est-on en présence d'une coïncidence réinterprétée, qui fournirait les raisons du choix du site ? Les questions restent nombreuses...

Il faut savoir aussi que le prochain enfouissement (dans un tunnel de 3,3 km) de la route goudronnée jugée trop étroite qui passe très (trop ?) près du monument (à 165 m) suscite les protestations d'archéologues et de druides. L'Alliance de Stonehenge a dénoncé une "décision choquante et honteuse". Selon Tom Holland, à la tête du groupe d'archéologues et d'ONG, le tunnel créerait "une grande balafrure de béton et de goudron au milieu du plus précieux des paysages préhistoriques du Royaume-Uni".

Quant aux druides, ils ont organisé des manifestations contre le projet, qui porte atteinte selon eux à un site qu'ils



considèrent comme sacré. Il faut savoir que Stonehenge accueille chaque 22 décembre au petit matin druides et sorcières pour fêter le solstice d'hiver sous la houlette d'Arthur Pendragon, membre éminent du mouvement druidique d'Angleterre. A contrario, l'association caritative qui gère le site mégalithique, English Heritage, a salué une décision "historique", affirmant dans un tweet que ce tunnel permettrait à Stonehenge d'être "enfin reconnecté avec le paysage préhistorique dans lequel il se trouve". Wait and see...

Enfin, le site a constitué une source d'inspiration pour nombres d'artistes, à commencer par Turner, qui le représente entouré de moutons en 1828, ou Constable en 1835.

Plus près de nous, le monument préhistorique est un des lieux principaux de *Songes d'un matin d'hiver*, épisode de *Corito Maltese* réalisé par Hugo Pratt en 1972, paru dans *Les Celtiques*. Des personnages de la mythologie celtique s'y réunissent durant la Première Guerre mondiale, pour contrer l'invasion des Allemands (et avec eux, des personnages de la mythologie germanique).

Le monument sert enfin de décor à la scène finale de *Tess* de Roman Polanski (1979), d'après Thomas Hardy. Il faut toutefois savoir que le site a été reconstitué à Morienvall, dans l'Oise...



Le sanctuaire des sources de la Seine

Par Marie-Claude Gréhal

Nous avons tous appris à l'école que la Seine prend sa source au plateau de Langres, qui s'étend de la Côte d'Or à la Haute Marne. C'est plus précisément sur le territoire de la commune de Source-Seine, en Côte d'Or, que se situent les sources de la Seine (elles sont en effet au nombre de sept, au moins).

Le lieu, qui appartient au domaine de la Ville de Paris depuis 1864, est tout aussi charmant que confidentiel : il n'est signalé que par une discrète pancarte, on n'y trouve ni parking, ni boutique pour touristes... C'est un vallon « mélancolique et sauvage » aménagé en parc paysager, au demeurant très bien entretenu par une association locale (la Ville de Paris semblant s'en désintéresser quelque peu...).

On y trouve le premier pont sur la Seine, construit dans les années 1970, une statue moderne de la déesse Sequana, et un nymphée érigé en 1865 pour protéger la source principale.

Le site recèle en outre les vestiges d'un sanctuaire gallo-romain, actif du 1^{er} siècle avant J.-C. au 4^{ème} siècle après.

De tout temps les gaulois ont vénéré les sources ; celles de la Seine n'ont pas fait exception ; elles étaient réputées habitées par une divinité bienveillante, qui détenait un double don : le pouvoir de guérison et celui d'exaucer les vœux. En l'occurrence l'eau des sources de la Seine n'a aucune propriété particulière et ne soigne aucune maladie, mais c'est la foi qui sauvait les pèlerins...

Après la fin de La Tène, les Lingons, qui vivaient sur le territoire, construisirent donc ce monumental sanctuaire dédié à la déesse Sequana, qui a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles. Les vestiges ont été classés au titre des monuments historiques en 1945 ; l'ensemble du site archéologique et paysager en 2016 et 2020.

Sources de la Seine

Vue du nymphée abritant la source principale



Nymphée

Premier pont sur la Seine



Statue moderne (2015) de Sequana, la déesse des sources de la Seine.

Cette statue s'efforce de retrouver l'apparence de la statue antique à partir des vestiges retrouvés au 19^{ème} siècle. La restitution proposée par le sculpteur a été validée par le conservateur du musée de Dijon.

Proposition de restitution du sanctuaire par J.C. Golvin



« On sait que les édifices étaient disposés selon deux niveaux. A l'est, sur une terrasse artificielle partiellement aménagée dans la falaise calcaire, se dresse l'édifice principal, constitué par une cour péristyle dans laquelle est enfermée la source sacrée et par des salles disposées à la suite les unes des autres vers le Sud ; au fond du vallon, à l'Ouest, se trouvent des édifices d'époques diverses parmi lesquels on reconnaît une vaste piscine froide et, au Sud, une construction de plan ovale, sans doute une

piscine chaude, qui succède à un édifice de plan rectangulaire dont la destination reste douteuse.» (Dans Persée: stèle écrite des sources de la Seine par Michel Lejeune et Roland Martin)

Si ces vestiges sont maintenant recouverts pour assurer leur protection, les nombreux objets découverts lors des fouilles sont visibles au musée archéologique de Dijon, dans l'ancienne abbaye saint Bénigne, dont la salle capitulaire et le scriptorium constituent un cadre exceptionnel pour cette collection.

Le culte pratiqué dans le sanctuaire était un culte guérisseur, tel que largement répandu dans le monde romain. Au travers des quelques stèles les représentant, les pèlerins ont laissé un témoignage touchant de leur passage. Les nombreux ex-voto en bois, en bronze et en pierre qu'ils y ont déposés représentent les parties du corps humain ou de l'animal touchées par la maladie. Le site a notamment permis la mise au jour d'un ensemble exceptionnel de quelque 300 ex-voto anatomiques en bois de chêne, datés entre -40 et +20 de notre ère, préservés par la zone marécageuse. On peut admirer aussi une jolie statuette en bronze, d'une soixan-

taine de centimètres, représentant la déesse Sequana sur une galère dont la proue est en forme de canard tenant un fruit rond dans le bec. Les habits de la déesse ne sont ni gaulois ni romains : elle est vêtue d'un chiton grec, agrafé à l'aide de fibules rondes sur les bras et retenu par une ceinture nouée sous la poitrine.



Stèles votives en bois trouvées aux sources de la Seine (Musée de Dijon)



Les ponts sont partout...

Par Michel Lescure

Dans notre association nous avons une véritable fascination pour le pont du Gard et son aqueduc, notamment pour l'élégance de sa partie romaine dont la notoriété est mondiale. En fait nous devrions dire pour le « pont aqueduc romain » avec son pont routier accolé (œuvre de Pitot) car peu de gens qui s'y promènent savent qu'il y a deux ponts, côte à côte, de conception et d'époque aussi différente.

Si grâce à un photomontage nous supprimions le pont Pitot, nous n'aurions que la seule partie romaine. Ainsi nous visualiserions mieux la hardiesse de sa conception. Si nous le ramenions à la taille d'un homme (1.80 m) ses pieds ne feraient que 23 cm et pourtant il a bien fallu qu'il résiste aux crues du Gardon !



*Restitution du pont côté aval
avant la construction
du Pont Pitot*

Pour paraphraser Georges Pompidou qui disait à la grande époque du programme autoroutier français « les français aiment la voiture » (je crois même qu'il avait utilisé le terme « bagnole »), je dirais « les français aiment les ponts ». Dans ma carrière je n'ai malheureusement pas beaucoup construit de ponts, mais j'en ai réparé de nombreux et, à chaque fois, je me suis aperçu de l'attachement que ce type de construction exerçait sur mes contemporains, que je pourrais même qualifier de « fascination » ou d'attachement viscéral.

Dans ma fin de carrière j'ai eu à reconstruire le pont de Saumane. Le vieux pont de pierre était une curiosité à deux arches, rares sont les ponts à nombre d'arches pair. Nous avons décidé pour des problèmes hydrauliques de conserver pour le nouveau pont cette même géométrie à deux arches en le construisant immédiatement à l'amont puis de détruire l'ancien pont qui menaçait de s'effondrer à chaque crue. A la demande du maire, qui voulait classer l'ancien pont, j'avais dû recevoir un groupe de passionnés de cet an-

cien ouvrage qui me demandait de le conserver comme passerelle piétonne et surtout, je l'ai compris après, comme témoignage de leur identité cévenole. J'ai eu toutes les peines du monde à les convaincre ; je crois du reste que je n'y suis pas parvenu totalement...heureusement que j'avais pris le soin de faire un pont en béton armé avec le « look » de l'ancien et un beau parement en pierre de schiste, si bien qu'aujourd'hui tout le monde a oublié l'ancien pont !



*Le nouveau pont de Saumane,
« photocopie » de l'ancien lors de
la crue de 2020*

L'omniprésence de ce concept de pont irrigue de nombreux domaines de notre vie quotidienne : il figure même sur nos billets de banque en euros. Quelle bonne idée d'avoir mis sur ces billets toutes les technologies de ponts depuis le pont romain jusqu'au pont contemporain... technologie qui fait le lien entre tous les pays européens et qui en souligne l'unité.

Pour vous convaincre je me suis amusé à vous proposer un florilège de citations prises dans la littérature de divers auteurs où l'on peut voir, qu'eux aussi, ont bien compris ce que ce terme de « pont » évoquait – ne parle-t-on pas même « d'ouvrage d'art » à propos de pont, et si j'osais extrapoler « d'ouvrage de notre culture » ou « d'ouvrage de nos civilisations »?

Dans notre imaginaire collectif, ces ponts étaient tellement « extra...ordinaires » qu'ils ne pouvaient être construits que par des hommes inspirés voire même par le diable lui-même. Pour s'en convaincre tout le monde connaît au moins un pont du diable... En parlant d'hommes inspirés j'évoque ici la légende des frères pontifes. Il y avait bien des moines guerriers (les templiers), pourquoi pas des religieux, donc divinement inspirés, qui auraient eu la vocation de bâtir des ponts ? anticipant la création du corps (civil) des ingénieurs des ponts et chaussées en somme !

Si on prend le temps d'observer les 10 premières photos reflétant l'image des 10 plus grandes villes de France (de Paris à Lille), on constate que six d'entre elles affichent « leurs » ponts sur 40 % d'images les représentant, Lyon détenant même le record avec 60 %. Il est vrai que cette ville est située au confluent du Rhône et d'une grande rivière, la Saône. Deux villes maritimes, Marseille et Nice ont mis leurs fleuves côtiers en souterrain et n'ont pas de grands ponts à montrer tandis que Montpellier et Lille ne sont pas irriguées par des fleuves importants. Il faut dire qu'en France nous avons un patrimoine riche de plus de 300 000 ponts.



Le pont au change de Lyon sur la Saône, en service de 1070 à 1842, belle longévité pour un pont antérieur d'un siècle au pont saint Bénézet d'Avignon ! Il avait été bâti avec des pierres issues d'un précédent pont romain et il était « habité » avec des maisons de plus de quatre étages !

Extraits de citations où il est question de ponts

« Sous le pont Mirabeau
coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienn
La joie venait toujours après
la peine »
Guillaume Apollinaire

« Les hommes construisent trop de
murs et pas assez de ponts ».
Isaac Newton

« Dieu nous donne des mains, mais il
ne bâtit pas les ponts ».
Proverbe anonyme

Oui mais la nature sait faire aussi des ponts !



pont naturel de Vallon-Pont-d'Arc sur l'Ardèche

« Au printemps, à l'automne, des crues passent. La Loire est jaune, énorme et rapide. Le courant glisse d'un flux égal, d'un bloc fluide entre les berges diminuées. Lorsqu'on se penche vers l'amont, le ventre de chaque pile avance dans l'eau comme une étrave, la divise en bourrelets luisants. Et peu à peu le pont s'ébranle avec une douceur insensible, et remonte, accélérant son glissement balancé... On n'a plus, au-dessous de soi, que la fuite de l'eau jaune, son long flot monotone et toujours dépassé, plus rien que ce voyage sans rives et qui ne s'achèvera jamais ».

Maurice Genevoix, la boîte à pêche.

« Je n'ai jamais rêvé que de
ponts, écrits que d'eux,
pensé que sur ou sous eux ; je
n'ai jamais aimé qu'eux ».
Michel Serre

« J'aime les ponts ; parce qu'ils sont,
comme des livres, des lieux de
passage et des moyens d'union ».
D'après « Pont du monde unissez
nous » de Claude Simonot

« Dès qu'il avait un jour de liberté, c'est-à-dire cinq ou six fois par an, il emmenait toute la famille déjeuner sur l'herbe, à cinquante mètres du pont du Gard.

Pendant que ma grand-mère préparait le repas, et que les enfants pataugeaient dans la rivière, il montait sur les tabliers du monument, prenait des mesures, examinait des joints, relevait des coupes, caressait des pierres. Après le déjeuner, il s'asseyait dans l'herbe, devant la famille en arc de cercle, en face du chef-d'œuvre millénaire, et jusqu'au soir, il le regardait. C'est pourquoi trente ans plus tard, ses fils et ses filles, au seul nom du pont du Gard, levaient les yeux au ciel, et poussaient de longs gémissements ».

Marcel Pagnol extrait de « la gloire de mon père ».

Dans cet extrait, Pagnol parle de son grand-père paternel, André Pagnol, qui était tailleur de pierre à Valréas, puis à Marseille où il fut sacré « premier compagnon » des Bouches du Rhône et envoyé à Paris pour la restauration de l'Hôtel de Ville. Il évoque la fascination quasi mystique que le pont du Gard exerçait sur ce grand père passionné par son métier et par ce monument d'exception.

Raymond Queneau, dans son roman Odile, formule le reproche « d'être de ceux qui n'ont jamais passé le pont-aux-ânes », et qui plus est « d'en être fier ». Ceci est une attitude plutôt répandue : lors des repas de famille, par exemple, on entend fréquemment quelqu'un amuser la salle du fait qu'il a eu une note catastrophique au baccalauréat à l'épreuve de mathématiques pour s'en glorifier...

Pour comprendre cette expression populaire « ne pas vouloir passer le pont aux ânes », tombée en complète désuétude, il faut se rappeler qu'au moyen âge de nombreux ponts avaient des profils en dos de mulet ; ils avaient ce profil « bombé ». De nos jours les ponts routiers ont bien évidemment un profil totalement plat.

Cette expression daterait du XVII^e siècle et provient d'un pont enjambant la Seine à Paris, entre le Quai de Montebel-



Pont avec un profil en « dos de mulet »

lo et la Place du Parvis-Notre-Dame, et qu'on désignait par le terme de Pont-au-Double. Le fameux pont fut souvent appelé Pont-aux-Anes parce que des ânes le franchissaient fréquemment pour aller paître de l'autre côté. Ce pont avait pour caractéristique d'avoir un profil en « dos de mulet » ou d'âne, traditionnellement considéré comme un animal manquant de perspicacité, et censé se trouver face à un dilemme devant un tel édifice, puisque ne sachant pas ce qui se trouve derrière le point culminant de l'arche. La métaphore de l'âne restant figé face à ce dilemme fait référence au sot ne parvenant pas à comprendre quelque chose de particulièrement simple...

Nous pouvons également citer des chansons qui parlent de pont :

« Il suffit de passer le pont,
C'est tout de suite l'aventure !
Laisse-moi tenir ton jupon,
J't'emmènerai visiter la nature ! »
Georges Brassens

« Sur le pont d'Avignon,
On y danse, on y danse,
Sur le pont d'Avignon
On y danse tous en rond »
Un anonyme du XV^{ème} siècle

« Sur le pont de Nantes
Un bal y est donné
La belle Hélène
Voudrait bien y aller
Ma chère mère
M'y laisserez-vous aller ? »
Anonyme selon une romance du XII^{ème} siècle

« Si, par hasard,
Sur le pont des arts, tu crois le
vent, le vent fripon,
Prudent', prends garde à ton
jupon ! »
Georges Brassens

« Tu te souviens du pont
Qu'on traversait naguère
Pour passer la rivière
Tout près de la maison
Le petit pont de bois
Qui ne tenait plus guère
Que par un grand mystère
Et deux piquets tout droits »
Yves Duteil

« Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit,
Toutes sortes de gueux se faufilent en cachette
Et sont heureux de trouver une couchette »
Chanson de Jean Rodor, musique de Vincent Scotto

Et nous pouvons citer aussi les innombrables films où dans le titre figure le terme « Pont »

Exemples : le pont de rivière Kwai, un pont trop loin ou les amants du pont-neuf, ...

Et encore des citations qui ne manquent d'humour :

« La nature a fait preuve,
D'un bon sens très profond,
En faisant passer les fleuves
Juste au-dessous des ponts »

On attribue souvent cette citation à Alphonse Allais mais elle est de Maurice Etienne Legrand (1872-1934) avocat, sous-préfet mais surtout

poète sous le nom de Franc Nohain, (père de Jean Nohain et de Claude Dauphin).

Plus rare, une citation d'un ex numéro un de l'Union Soviétique d'alors, toujours d'actualité :

« Les politiciens sont les mêmes partout. Ils promettent de construire un pont même là où il n'y a pas de fleuve ».

Nikita Khrouchtchev

Enfin on peut s'amuser à recenser les expressions courantes comportant le mot « pont » la liste n'est pas exhaustive... j'en ai trouvé plus de 80 !

J'espère que cela vous convaincra que les ponts sont partout dans notre vie de tous les jours.

Il y a les types classiques de « vrais » ponts comme : le pont métallique, suspendu, courbe, fixe, mobile, basculant, tournant, transbordeur, provisoire, militaire, pont-canal, pont-levis, pont à péage, pont en arc, à haubans... Les ponts qui portent une route, une voie ferrée, un canal, une voie d'eau.

Il y a aussi les « faux » ponts : Pont aérien, pont-bascule; pont arrière, avant, flottant (d'une voiture); pont principal, supérieur, promenade (d'un navire); pont de mesures en électricité (dit de Wheatstone); pont élévateur ou de graissage chez les garagistes; pont d'envol pour un porte-avion.

Les ponts temporels (si appréciés de ceux qui travaillent encore) : pont de l'Ascension, faire le pont;

Les ponts symboliques du lien entre les hommes :

Jeter un pont (pont qui s'établit entre deux personnes), ou au contraire couper les ponts (avec quelqu'un);

Les ponts chez les dentistes : le très redouté « bridge »;

Les ponts dans les expressions :

Il coulera (ou passera) de l'eau (ou beaucoup d'eau) sous les ponts.
Coucher, dormir sous les ponts.
Être solide comme le Pont-Neuf.
Tout le monde sur le pont.
Faire un pont d'or à quelqu'un.

A vous de compléter cette liste, sans oublier les nombreuses villes de France contenant le mot « pont » ...